

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le genre Michaux

Jacques Brault

Volume 11, Number 6, November–December 1969

Henri Michaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29725ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brault, J. (1969). Le genre Michaux. *Liberté*, 11(6), 3–6.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le genre Michaux

Même si c'est vrai, c'est faux.
(*Face aux verrous*)

D'Henri Michaux, je ne dirai rien d'autre que l'épreuve subie à la lecture de ses oeuvres. C'était il y a longtemps, avant-hier ou presque. Toujours jeunes et jamais dubitatifs, nous célébrions, quelques amis de collège, la découverte du monde au jour le jour — et parfois la nuit jusqu'à l'aube. Nous dévorions les livres de toutes sortes et rapidement le livre de la veille était chassé par celui du lendemain. Mais une fois l'un de ces livres ne passa pas. Il y s'agissait d'un certain Plume, homme paisible et donc sujet aux violences d'autrui. Depuis, j'ai Michaux en travers de la gorge. Comme un aveu, comme une promesse ; surtout comme une énigme en forme d'évidence.

Ce n'est pas tant la rage, la cruauté, l'humour acide, la précision sèche, les néologismes, les bestiaires et plantaires, les géographies renversées, non ce n'est pas l'arsenal stylistique et phantasmatique, c'est plutôt le caractère inclassable des textes qui me stupéfia, me jeta dans l'adhésion et la perplexité. Les genres littéraires n'existaient plus. Et pourtant. La classification des oeuvres de littérature, j'en demeurais certain, n'était pas le fait de l'arbitraire ou de la sclérose intellectuelle, ni la survivance d'une esthétique désuète. Sans rouvrir la plaie du langage, le débat de la prose et de la poésie, je songeais, relisant Michaux, qu'une contradiction radicale corrodait les certitudes du pour et du contre, renvoyait dos à dos les défenseurs et les dénonciateurs d'une écriture tenue pour différenciée en collections d'objets de ressemblance constante et nommés *genres*.

Telle fut la grande épreuve que m'a fait subir Michaux. Cette épreuve ne tire pas à sa fin. Evoquerai-je la fameuse (et stupide) discussion à savoir si Racine est poète ou dramaturge? Et Montaigne, et Pascal, et Rousseau, pourquoi ne les enseigne-t-on jamais en classe de philosophie? parce qu'ils sont trop *écrivains*? Or, Michaux démontre *in actu exercito* l'impertinence de ces questions. Ses « poèmes » pullulent de prosaïsmes, et ses « récits » de notations complètement folles quant à la logique des dénominations. Par surcroît Michaux publie des comptes rendus minutieux d'expérimentations sur lui-même au moyen d'hallucinogènes comme la mescaline ; et il dessine, il peint, il écrit avec des taches, couvre le papier de bâtonnets et pâtés, points, tirets et virgules nullement en quête d'une phrase où avoir l'air de *dire quelque chose*. Michaux, en somme, ne détruit pas les genres littéraires, il va plus loin et se permet davantage : il confond la littérature comme on le fait d'un menteur. Car la question des genres littéraires renvoie à la question de la littérature même.

Aujourd'hui que les règles de l'ancienne poétique ne semblent plus diriger les écrivains, on voit bien la vanité de la distinction par genres et espèces, mais décèle-t-on aussi bien la crédulité qui persiste à nettement démarquer la littérature et la non-littérature? Non. Et c'est pourquoi les histoires littéraires continuent à faire crédit à l'autonomie de la poésie, du roman, de l'essai, etc., chaque genre constituant le sujet d'un chapitre cohérent et distinctif. Sans donner dans le lettrisme ni même dans l'automatisme, Michaux produit des textes dont la lisibilité ne réfère aucunement aux genres littéraires, pour la raison décisive que ces textes n'appartiennent pas à la littérature. Et pourtant.

Quelle littérature? Certainement pas, par exemple, celle-ci :

« C'est la fin, et ce n'était pas la fin, et pourtant la fin ne peut plus être bien loin, je vais tomber tout en allant mon chemin pour ne plus me relever ou me lover pour la nuit comme d'habitude parmi les rochers et avant l'aube plus personne. Oh je sais que moi aussi je vais finir et être comme avant d'être, sauf que tout bu au lieu d'à boire, ça fait mon bonheur . . .

Le Beckett de *Têtes-Mortes*, à l'instar de Michaux, brouille les pistes, brûle les références, non à plaisir mais par nécessité.

Il écrit comme on pense, comme on aime : comme ça. Est-ce poésie, théâtre, récit, mémoire, essai, critique? Justement, c'est encore la littérature par genres qui formule ces interrogations. Et c'est elle qui longtemps a banni Michaux de ses domaines clôturés. Où caser ces propos :

« Je vous écris du bout du monde. Il faut que vous le sachiez. Souvent les arbres tremblent. On recueille les feuilles. Elles ont un nombre fou de nervures. Mais à quoi bon ? Plus rien, entre elles et l'arbre, et nous nous dispersons, gênées. »

Où, Michaux pose un problème à la lecture : on ne s'y reconnaît plus, mais alors plus du tout. Et pourtant, on ne se perd pas de vue non plus. Il y a *ici*, et *ailleurs*, et ces deux forment un seul et même, un état dans un lieu et pour un temps. L'épreuve devient vraiment éprouvante, cette non-littérature qui ne se veut que vérité paraît littérature et donc mensongère. Elle l'est. Les « genres » s'évanouissent, vont coller leurs étiquettes assez loin, sur le dos des *Papillon* et Françoise Sagan ; toutefois le texte sous le regard accuse des différences réelles, des reliefs aigus, des baisses et des hausses de ton, des valeurs, toniques ou dominantes, bref tout un jeu de moyens et de fins ma foi fort *artificiels* et à l'image de ces souffrances suscitées, entretenues, afin de divertir des souffrances surgies, imposées.

Donc, Michaux, traversant et bousculant la littérature, débouche sur la littérature. Ni poète, ni romancier, etc., inclassable et mal logé dans un genre ou l'autre, il arrache le langage à la fixité des compartimentations, il le relance sur la route de ses risques, là où les contraires et les contraintes s'épousent, le corps étant esprit, l'esprit corps, la main voyante, les yeux tactiles, ces épousailles cependant ne durent pas, elles affrontent des intempéries, s'engluent dans l'ennui des haltes, elles se brisent et chacun marche de son côté comme avant ou bien l'un veut rester l'autre repartir, des désaccords renaissent, des disputes, et des séparations produisent des clans, des familles, des individus irréductibles, au bout du compte il faut réinventer un code rhétorique pour dirimer les alliances antérieures. Voilà où la gêne des « genres » reparait, regagne du terrain. Le cas Michaux relève de l'humour, du lyrisme, de la description, de beaucoup d'autres traits d'écriture. Ainsi les textes demeurent-ils lisibles. Il s'agit bien de

littérature, et Michaux ne s'en cache pas. On a évité le pire : croire que le langage mené à bout se prendrait, se donnerait pour le bienheureux silence — qu'il n'est pas. Michaux, lui, le sait bien. Ecrire et lire engendrent un bruit nombreux, une divagation rigoureuse, une manière de remuement à tout le moins, facteur de différences et de divisions, fauteur de désordres, impureté, fatigue, passage, chute, cri. La non-littérature, la parfaite absence de distinction par genres et espèces, le langage absolu et l'osmose totale des mots et de leurs intervalles : silence. Les écrivains, bêtes bavardes et ailées, n'y accèdent qu'en changeant de condition :

« Délire d'oiseau n'intéresse pas l'arbre ».

JACQUES BRAULT